BnF Gallica

Paris-croquis / Henri Boutet, directeur

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

I. Paris-croquis / Henri Boutet, directeur. 1888-12-20.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter **utilisation.commerciale@bnf.fr**.

DÉPÔT LÉGAL
Seine
No 1
1889

1re Année — N° 6. Numéro double. — Prix : 1 fr. 50. 20 Décembre 1888.

PARIS-CROQUIS

PARAIT

LE 1er ET LE 3e SAMEDI

DE CHAQUE MOIS

PARIS CROQUIS

NUMERO d'ETRENNES.

Texte par Messieurs :

André Lemoyne, — Marcel Baillot, — Hippolyte Buffenoir, — Hippolyte Devillers, — Paul Dupray, — Charles Fremine, — Jules de Marthold, — Antony Valabrègue, — Daniel Maillard.

Illustrations par Messieurs :

A. Lepère, — Patrice Dillon, — A. Gérardin, — Ernest Grenier, — Paul Rossert, — Henri Boutet.

Ce numéro contient hors texte : « Calendrier pour 1889 »

Pointe sèche d'Henri Boutet, tirée sur Chine appliqué

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

PARIS-CROQUIS

Rédaction, Administration & Annonces :

4, Rue des Petits-Champs, Paris

Paris-Croquis, journal bi-mensuel illustré, paraît le 1er et le 3e samedi de chaque mois.

Journal essentiellement et exclusivement parisien, il s'adresse exclusivement à tous ceux qui, de près ou de loin, affectionnent les choses de la vie de Paris.

De légers croquis à la plume et au crayon, semés sur ses feuilles, égayent et reposent l'esprit.

Chacun de ses numéros contient une gravure originale et inédite — pointe sèche, eau forte, lithographie, gravure sur bois — que ses acheteurs et ses abonnés ne manqueront pas d'apprécier.

Paris-Croquis est un journal de collection que chacun aimera à suivre, puis à réunir en volumes qui constitueront des documents d'un grand intérêt et qu'on feuilletera sans cesse avec plaisir.

Il sera tiré de chacune des planches hors texte de *Paris-Croquis* 25 épreuves sur japon avant la lettre, numérotées et signées au prix de 5 francs l'épreuve. Il est également tiré, pour les amateurs, 25 numéros du journal sur japon de la manufacture impériale. Ces numéros, tirés avec le plus grand soin, seront vendus 2 fr. 50.

Paris-Croquis se trouve dans tous les kiosques et chez tous les libraires.

On peut s'abonner à tous les bureaux de poste.

ABONNEMENTS

Paris.....	— Un an...	18 francs.	— Six mois...	10 francs.
Départements et Colonies.	— ...	20 —	— ...	12 —

NOTA. — Pour les colonies et les possessions d'outre-mer, le port en sus suivant les tarifs.

Étranger..... — ... 25 —

Prix du numéro pour l'Étranger : 1 franc.

Les libraires et marchands de journaux devront adresser leurs demandes directement aux bureaux du journal.

On demande des courtiers d'annonces. — S'adresser tous les jours aux bureaux de *Paris-Croquis*,

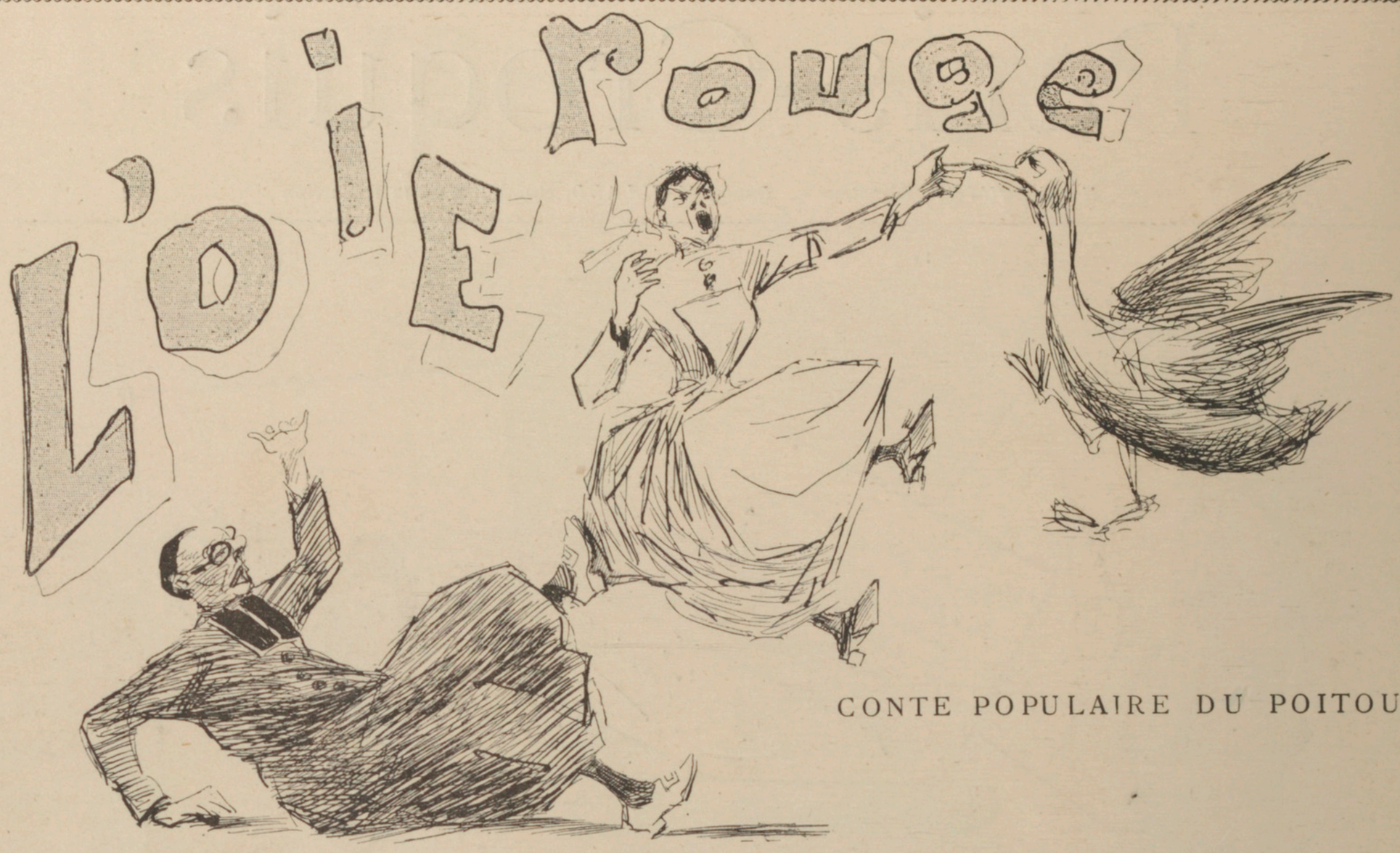
4, RUE DES PETITS-CHAMPS, PARIS

1re Année. Numéro 6. 20 Décembre 1888.

Paris-Croquis

Henri BOUTET, Directeur — Daniel MAILLARD, Secrétaire de la Rédaction

Paris-Croquis à ses lecteurs.



CONTE POPULAIRE DU POITOU

C'est demain Noël. — La bise aigre souffle au dehors. — La bûche traditionnelle brûle dans la cheminée de la ferme, avec des flammes blanches et bleues qui naissent et s'évanouissent en léchant très haut la monumentale plaque de fonte. — Les chiens couchés en rond dans l'âtre, manifestent leur satisfaction de se trouver au chaud, en poussant de légers grognements. — Des grillons s'égosillent derrière le plâtre boursoufflé. — La chandelle de résine se consume en fumée noire qu'aspire avidement la cheminée et crépite en répandant de tous côtés des parties d'elle-même.

En attendant que la cloche du village voisin les appelle à la messe de minuit, tous sont réunis : aïeul et aïeule, père et mère, enfants et domestiques. — Chacun conte son histoire. — Le vieux, coiffé de son bonnet de laine bleue, assis à la place d'honneur dans son fauteuil de bois blanc, commence le premier :

« Il y avait une fois un roi qui avait une fille si triste, mais si triste, que rien ne pouvait l'égayer. Son père, alors, fit publier à son de trompe, par tout le royaume, qu'il la donnerait en mariage à qui la ferait rire. — Personne encore n'avait pu y réussir, orsqu'un jeune gars, fils unique d'une pauvre veuve, crut pouvoir être plus heureux que les autres, ce pourquoi il fit ses adieux à sa mère et partit pour Paris, n'ayant pour tout bagage et pour toute fortune qu'un morceau de pain sec.

« Chemin faisant, la faim le prit, il s'assit alors à l'ombre d'un buisson et tira son pain de sa pochette.

« Comme il allait commencer à manger, une vieille femme apparut tout à coup devant lui, vêtue de haillons, maigre, décharnée, fée ou sorcière, qui n'avait, dit-elle, rien mangé depuis plusieurs jours.

« Le cœur du jeune garçon s'attendrit, il eut pitié d'elle, pensant qu'il pouvait encore attendre, tandis que la vieille allait peut-être mourir de faim, et il lui donna son pain.

« Tout en grignotant, la vieille lui demanda : Où vas-tu, mon fils ? — Je vais à Paris, répondit-il, faire rire la fille de notre roi, il me la donnera en mariage, ma mère et moi nous serons heureux.

« Repue et reconnaissante, la vieille lui donna une boite, bien fermée, en disant : Va, cette boîte pourra t'aider, mais garde-toi bien de l'ouvrir.

« Le soir venu, comme il n'y avait pas d'auberge, notre voyageur reçut l'hospitalité chez un bon curé. La servante eut la boîte en garde, avec recommandations de ne la point ouvrir, sous peine des plus grands malheurs. Mais la curiosité l'emporta sur la prudence. Quand tout le monde fut couché, la servante n'eut rien de plus pressé que d'ouvrir la boîte. — Alors, il s'en échappe aussitôt une magnifique oie rouge qu'elle veut caresser, mais sa main reste attachée à la bête. Effrayée, elle court à la chambre du curé, en appelant au secours. Celui-ci, réveillé en sursaut, se lève et, dans son trouble, envoie un formidable coup de pied dans... le bas du dos de la servante. — Miracle ! Le pied reste attaché à l'endroit où il a porté, comme la main de la servante à l'oie rouge.

« Le jeune homme, réveillé à son tour par le bruit, désolé et furieux de ce qu'on a ouvert sa boîte, se refuse à les délivrer et se décide à se rendre chez le roi précédé de ce singulier cortège.

« En chemin, des moissonneuses que ce spectacle amusait se moquèrent du groupe et lui lancèrent leurs faucilles qui, aussitôt restèrent attachées au dos du curé. Elles voulurent les reprendre, mais leurs mains crispées ne purent s'en détacher.

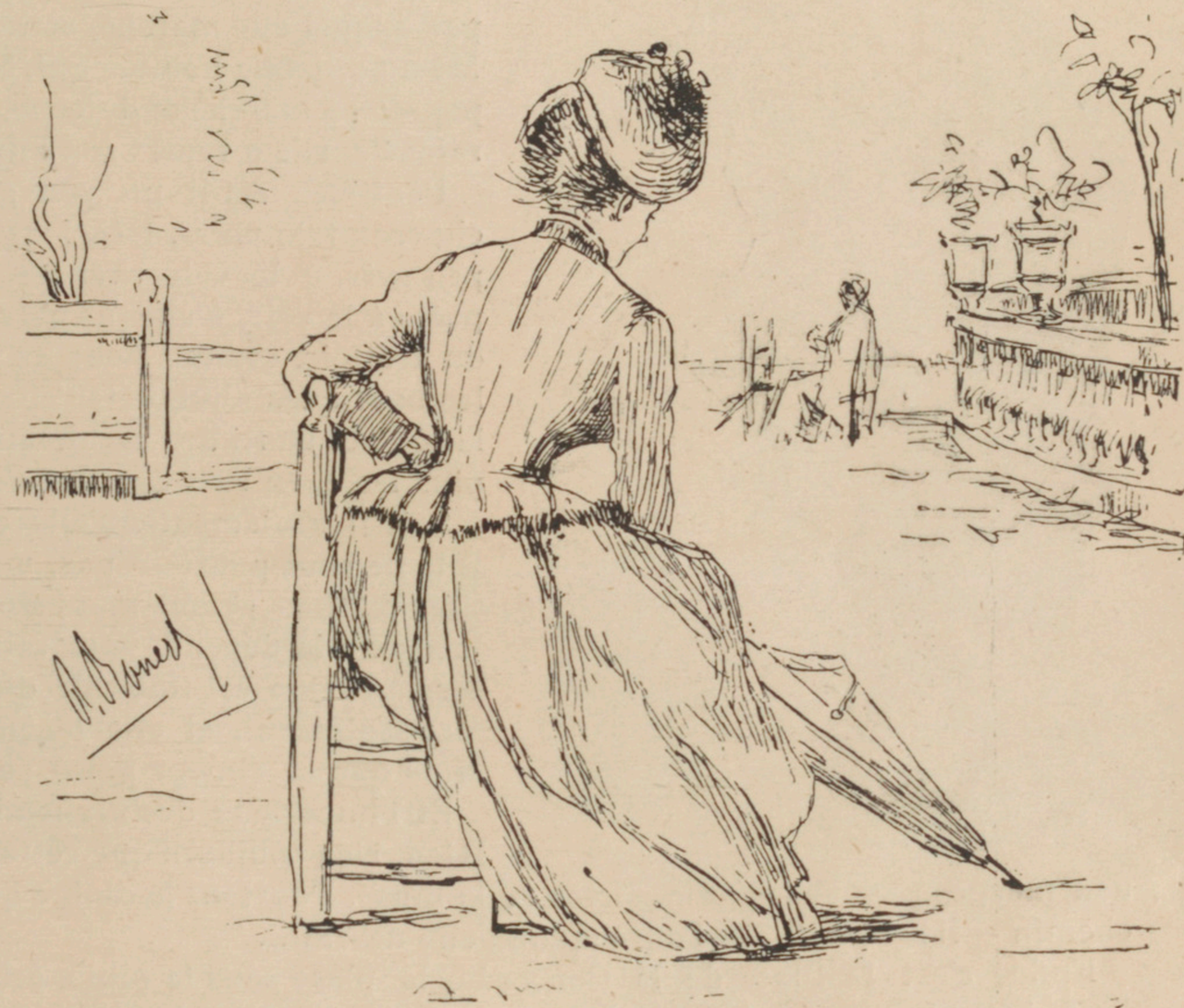
« La bande, se grossissant de tout ce qui la touchait ou l'approchait, arriva dans la cour du palais et défila ainsi sous les yeux de la sombre princesse.

« A la vue de tous ces gens liés ensemble, dans de si comiques postures, la mélancolique fille du roi se dérida et partit d'un immense éclat de rire.

« Le roi tint sa promesse. — La noce eut lieu, et tout le cortège, l'oie rouge comprise, y fut invité.

« Les époux vécurent longtemps heureux et eurent beaucoup d'enfants. »

DANIEL MAILLARD.



Croquis de Paul ROSSERT.

Croquis de Patrice DILLON.

CLAIR OBSCUR

A David Dorval

..... Suivie? Assurément et comment ne le serait elle pas, — de très près même, et le suiveur est bien excusable, car, la rue boueuse une fois délaissée pour le refuge des arcades, par oubli sans doute, par habitude peut-être, sa robe est restée accrochée à mi-jambe... Le regard fixe, hypnotisé par ce bas de soie tendu aux fermetés grasses du mollet, il va, le suiveur, indifférent au passant qui court, au camelot qui crie, aux boutiques qui s'allument, allumé lui-même au rayonnement de cette double clarté qui trottine. Rien d'étonnant dès lors à ce qu'il n'ait point vu — ce suiveur tenace — le singulier jeune homme sur les pas duquel elle marche, attirée et déjà conquise. Car, suivie elle suit à son tour. Même ce jeune homme qui, bizarrement, à grands coups de canne sur les piliers, pousse sa marche onduleuse, — elle l'a frôlé, dépassé et regardé sous le nez. Puis ralentie, elle a repris son humble place, derrière lui, dans son sillon...

Peut-être est-il un peu gris, peut-être est-ce une façon de poète, avec ses cheveux très noirs, très longs, bouclés sur un dos insoucieux. Oui, certes, un peu gris, à le voir avancer incertain et vague — mais plus sûrement encore poète à le voir, à chaque passage de rue, caresser du bout de sa canne la bordure du trottoir, comme pour en extraire la rime rebelle. — Poète, philosophe, que les boutiques n'inquiètent guère, car il marche sans doute avec un sérail dans la tête, et aussi des architectures, des orfèvreries merveilleuses; plus distrait, plus isolé, en tout cas, dans cette foule dont le bruit fait du silence.

Sait-il seulement qu'elle existe, — ce rêveur, — et comment le renseigner? Elle ne peut pourtant pas, malgré l'heure propice, en ce crépuscule brouillé, le tirer par son grand manteau à pèlerine. Non qu'elle soit de fière vertu. Vertueuse, cela dépend, pour celui qui marche devant, non pour celui qui marche derrière. Que cet imbécile qui lui chauffe la nuque avec son souffle lui dise un mot seulement, et elle le cinglerait d'un « Passez votre chemin, monsieur ». Mais que ce rimeur grisé se retourne et insolemment lui offre son bras...

Et l'impérieux désir chemine, ravageur et souple, en ce cœur d'aventure... Rien, rien toujours que cette froide rage de fouetter les piliers, de faire expier aux mornes pierres les gamineries de la muse. Pourtant le diable qui pourvoit aux vacances des cœurs l'a mis sur son chemin — il lui plaît, elle l'aura, quand elle devrait...

Enfin, c'est la Place de la Concorde, la place sous la pluie, éclaboussée, brillante, tout en mirages, prolongée à l'infini, comme par un jeu de glaces. Ah ! qu'un cavalier ferait bien son affaire, car, de traverser toute seule entre les voitures rapides qui s'entrecroisent, il n'y faut point songer... Lui, justement, l'obstiné chasseur de rimes, semble attendre, quoi ? tandis que de sa canne il remue le ruisseau grossi.

— Monsieur... monsieur... cette place... il y a tant de voitures...

— Oh ! oui... répondit-il avec un soupir d'une voix très douce... et si je ne craignais...

— Mais comment donc ! fait-elle joyeuse.

Vite son bras, et le voyage de commencer.

Quel voyage !

Peut-être le tient-elle un peu plus serré contre elle qu'il ne conviendrait, vu la date point trop ancienne de leur intimité. Mais lui ne s'en étonne. Peut-être, a-t-elle pour traverser ces océans, se garer de ces voitures, des lenteurs, des épouvantes, dont il pourrait s'égayer ! Il n'y songe guère. Peut-être pour n'abréger point le trajet l'oblige-t-elle à des détours. Chez lui, pourtant, nulle impatience. Parfois, semble-t-il, c'est elle qui, bravement le mène, distrait encore, à travers ces périls qui s'enchevêtrent, et qu'elle l'emporte et qu'elle veuille le garder, au milieu de cette place sans fin, sans bornes.

Voici cependant le bout de cette immensité sans limites. Et maintenant, sans doute, allumé au sien, son désir va flamber — car comment aurait-il, impunément, laissé sa main dans sa petite main brûlante?

— Vraiment, monsieur, je ne...

— C'est à moi, madame, à vous remercier... vous avez mis à me rendre ce petit service une telle grâce...

Le compliment est de bon augure, mais pourquoi cette timidité ; est-elle donc si laide, ou peu encourageante, qu'il demeure ainsi, les yeux baissés, les paupières closes ? Allons, la réchauffante parole, le mot qu'elle attend, il faudra donc qu'elle en fasse l'avance. Mais lui, d'une voix blanche et comme lointaine :

— Entendre, c'est voir, et j'entends fort bien... J'entends le pas d'un homme, le bruit d'une roue ; d'instinct, je devine l'obstacle, et cela me suffit d'ordinaire... mais cette maudite place m'a toujours fait peur...

— Vous... vous êtes donc...

— Hélas ! oui, fait-il avec un bon rire... je suis aveugle.

PAUL DUPRAY.

Croquis d'Aug. Lepère.

A UNE PARISIENNE

A Madame la marquise S. d'A...

I

Attiré par les champs, les vallons et les bois,
J'ai fui l'ardent éclat de la Ville-Lumière,
Et suis venu chercher, parmi les villageois,
La paix et le bonheur qu'abrite une chaumière!

Je suis de ces naïfs, comme autrefois Rousseau,
Qui se lévent à l'aube et font tout un voyage,
Afin de s'en aller rêver sur un coteau,
Et voir la fraîche aurore empourprer le rivage!

Sur les monts, tète nue, un bâton à la main,
J'aime ainsi, libre et fier, marcher à l'aventure,
Guidé par les contours de quelque vieux chemin,
Et me sentir vraiment l'ami de la Nature!

Tandis que la vallée, où se perd mon regard,
Se grave lentement au fond de ma mémoire,
J'amasse des trésors de Poésie et d'Art,
Qui, dans mes vers, un jour, renaîtront pour ma gloire!...

II

Je me rappelle alors votre aspect si vivant,
Vos grâces, vos atours, belle Parisienne,
Votre aimable abandon et cet air triomphant
Que soulèvent les pas d'une patricienne!

J'évoque avec ferveur notre vieille amitié,
Que la marche du temps accroît et fortifie,
Et je laisse envahir mon être tout entier
Par le doux sentiment qui nous charme et nous lie!

Je me souviens des jours lumineux, fortunés,
Dont le soleil lointain colore notre histoire,
Floraison des vingt ans, projets désordonnés,
Fièvre de la jeunesse, enivrante victoire!

Je n'oublierai jamais ces folles nuits de bal
Où vous étiez par tous justement admirée
Où vous passiez, semant les clartés d'Idéal,
Où votre altière beauté semblait transfigurée!. .

III

Jeune et charmante amie, un de mes grands bonheurs,
Quand je vis loin de vous, seul, en mon ermitage,
Est de ressusciter ces moments enchanteurs,
En ayant devant moi votre riante image!

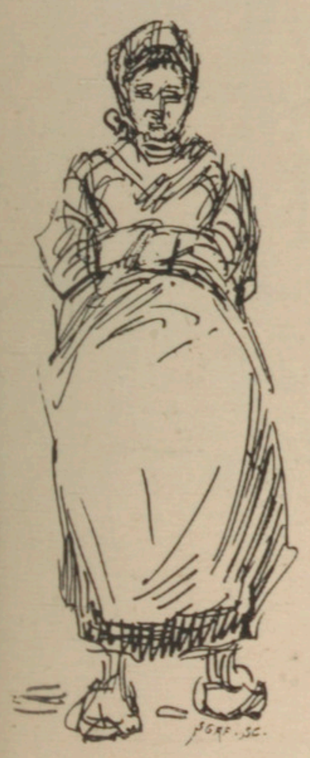
Quelle svelte élégance, et quel sourire heureux,
Quel parfum de fraicheur et de jeunesse éclose
Animent ce portrait que j'ai là sous les yeux,
Et qui vient me tenter, comme un parfum de rose!

Je renais, en voyant ces traits qui me sont chers,
Vos cheveux endiablés qu'un nœud rouge emprisonne,
Vos cils noirs veloutés, vos yeux remplis d'éclairs,
Tout votre charme enfin qui palpite et frissonne!

Et j'espère bientôt, dans l'orageux Paris,
Connaître encore des jours d'allégresse infinie,
En marchant, près de vous, vers des sentiers fleuris,
Ma douce confidente, et ma fidèle amie!

Hippolyte BUFFENOIR.

Croquis d'Aug. Lepère.



SOLEILS MARINS

J'aime, aux villes de mer, ces tranquilles soirées
Où, du large montant, les houles sont moirées
De pourpre et d'or, lueurs d'en haut réverbérées.

Près du soleil qui tombe, on voit un goëland,
Aux bords lointains du ciel, au ras des eaux volant,
Ebloui par les feux de l'astre s'exitant.

Sur la mer, qui tressaille aux crêtes de ses lames,
Les mâts des grands vaisseaux, les barques et les rames
Sont comme incendiés par les dernières flammes.

Mais le dernier adieu du soleil a flambé.
Brusquement d'un seul coup l'astre s'est dérobé
Sous les flots... on le cherche encore... il est tombé.

Aux bords de l'Océan, viens, ma belle adorée.
Viens sur le sable fin... la mer s'est retirée...
Sur nous laissons descendre en paix la nuit sacrée.

Du ciel mystérieux l'espace illimité,
La mer, la vaste mer et son immensité
Sont moins grands que l'amour et son rêve enchanté.

André Lemoyne.

Croquis d'Aug. Lepère.

1889

JANVIER						
M	1	8	15	22	29	
M	2	9	16	23	30	
J	3	10	17	24	31	
V	4	11	18	25		
S	5	12	19	26		
D	6	13	20	27		
L	7	14	21	28		

FEVRIER					
V	1	8	15	22	
S	2	9	16	23	
D	3	10	17	24	
L	4	11	18	25	
M	5	12	19	26	
M	6	13	20	27	
J	7	14	21	28	

MARS						
V	1	8	15	22	29	
S	2	9	16	23	30	
D	3	10	17	24	31	
L	4	11	18	25		
M	5	12	19	26		
M	6	13	20	27		
J	7	14	21	28		

AVRIL						
L	1	8	15	22	29	
M	2	9	16	23	30	
M	3	10	17	24		
J	4	11	18	25		
V	5	12	19	26		
S	6	13	20	27		
D	7	14	21	28		

MAI						
M	1	8	15	22	29	
J	2	9	16	23	30	
V	3	10	17	24	31	
S	4	11	18	25		
D	5	12	19	26		
L	6	13	20	27		
M	7	14	21	28		

JUIN						
S	1	8	15	22	29	
D	2	9	16	23	30	
L	3	10	17	24		
M	4	11	18	25		
M	5	12	19	26		
J	6	13	20	27		
V	7	14	21	28		

JUILLET						
L	1	8	15	22	29	
M	2	9	16	23	30	
M	3	10	17	24	31	
J	4	11	18	25		
V	5	12	19	26		
S	6	13	20	27		
D	7	14	21	28		

AOUT						
J	1	8	15	22	29	
V	2	9	16	23	30	
S	3	10	17	24	31	
D	4	11	18	25		
L	5	12	19	26		
M	6	13	20	27		
M	7	14	21	28		

SEPTEMBRE						
D	1	8	15	22	29	
L	2	9	16	23	30	
M	3	10	17	24		
M	4	11	18	25		
J	5	12	19	26		
V	6	13	20	27		
S	7	14	21	28		

OCTOBRE						
M	1	8	15	22	29	
M	2	9	16	23	30	
J	3	10	17	24	31	
V	4	11	18	25		
S	5	12	19	26		
D	6	13	20	27		
L	7	14	21	28		

NOVEMBRE						
V	1	8	15	22	29	
S	2	9	16	23	30	
D	3	10	17	24		
L	4	11	18	23		
M	5	12	19	26		
M	6	13	20	27		
J	7	14	21	28		

DECEMBRE						
D	1	8	15	22	29	
L	2	9	16	23	30	
M	3	10	17	24	31	
M	4	11	18	25		
J	5	12	19	26		
V	6	13	20	27		
S	7	14	21	28		

Administration
4, rue des Petits-Champs. Paris
Rédaction.

Chaque Numéro
contient une eau-forte originale
inédite.

Calendrier

publié par

Paris-Croquis

Journal bi-mensuel

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF

L'Hiver, par Henri Boutet (étude pour une eau-forte).

LES ÉTOILES

Ayant pris en sa droite auguste et redoutable
On ne sait quel doux feu qui paraissait vivant,
Jéhovah, radieux, plongeant dans l'insondable,
Anima le chaos de son souffle, le vent.

Parcourant l'infini, le néant formidable,
Il allait, Lui, l'auteur des avenirs, rêvant
A ce qui guiderait le roi mage à l'étable
Quand viendrait Celui-là devant naître au Levant.

Afin que le grand Tout soit l'âme de son âme,
Afin que Ciel et cœurs s'embrâsent à sa flâmme,
Sa main s'ouvre et répand des trésors inouïs ;

L'ombre s'émeut, sentant se déchirer ses voiles
Et les anges, muets, regardent, éblouis,
Dieu traverser l'espace en semant les étoiles.

Jules DE MARTHOLD.

Croquis d'Ernest GRENIER.

LE BAISER

Le baiser — qui aime la nuit et se perd dans celle des temps — est un inimitable artiste qui a gardé, en dépit d'une pratique fort ancienne, l'inamovibilité de la jeunesse. Il ne tire que des avant-lettre.

Tout baiser habile est un premier baiser en ce qu'il doit faire oublier ses ascendants. — Du baiser découle l'histoire des peuples. C'est de l'essai qu'en firent nos premiers parents que, dit-on, nous viennent tous nos maux : injustice sans nom d'un créateur encore plus maladroit que jaloux puisqu'il n'avait qu'à supprimer Adam et à prendre sa place.

L'embrassade et le divin baiser sont deux !.. Un courtaud de boutique embrasse la fille du patron, un paysan sa promise — on embrasse ses collatéraux, oh ! et cela se passe sur les joues, sur les deux !! ce qui est l'annulation par la négative. Embrasser sur une joue pouvant être à la rigueur un prélude, une timidité.

Une mère, une fille s'embrassent sur le front, avec dérivation sur les yeux ; et c'est déjà quelque chose comme de l'amour insexuel.

Mais le vrai, le seul, l'unique baiser, est celui qui, impalpable petit papillon bleu de l'âme, naît, meurt et ressuscite sur les lèvres. — Un baiser, mille baisers, c'est tout un ! Le baiser, madame, fait la nique au sieur Barême et n'a pas d'équivalents en arithmétique. Il échappe au nombre et à la valeur, n'ayant ni quantités négligeables, ni résultats appréciables. — Ses multiplicateurs naturels, vos lèvres, sont d'endiablés fantaisistes qui donnent de capricieux totaux dont il est impossible de faire la preuve. Devant le baiser, le chiffre est muet. Il s'insurge surtout contre la règle de trois, tout X étant un inconnu suspect qui, *a priori*, est aussi l'ennemi. Il a donc le profond et juste mépris de tout énoncé algébrique, nie la valeur droitière du zéro, et ne sait compter ses dizaines qu'à coups d'unités.

Le baiser ! — C'est un apéritif de grand luxe, c'est aussi une tant délicieuse préface qu'on peut et doit la relire entre chaque chapitre, et encore après le dénouement.

Le baiser est purement patricien, — citadin, il ne hait pas la villégiature

Enfin si, de préférence, il a élu domicile sur la bouche, il lui est toujours loisible et profitable d'excursionner. Il a l'horreur des courses plates, et s'attarde toujours aux obstacles roses avant de les franchir.

Sans caractère absolu, il est, à ses heures, capricieux, folâtre, passionné, furtif, paresseux, rafraîchissant comme une rosée, brûlant comme la flamme ; — tantôt félin, il se plaît aux lenteurs alanguissantes ; tantôt gamin, il a l'agilité des Lauri-Lauri's...

Il y a des baisers qui emparadisent, d'autres qui damnent.

Axiome : Il n'y a pas de baisers respectueux... —

Le baiser est libre-échangiste ; *donnant-donnant* est la suprême élégance de l'amour ; *crédit-est-mort* est d'un sage égoïsme ; *pas-de-répit* est une charité.

Le baiser, chère lectrice, aime le silence, — très fat, il veut s'entendre discourir, — il recherche la pénombre, à moins qu'il ne s'accommode du grand soleil !..

Fureteur, il adore errer dans les dentelles... ces invites à indiscrétions, les fripe et s'y niche.

— Des baisers ?.. marquise ! il en rôde dans l'air, tout autour de vous, prenez garde !!.. il en est même un couple, mes chargés d'ambassade, qui doivent prendre ce soir le même chemin que l'Enfant-Jésus, auquel vous croyez certes toujours ! qui s'introduiront chez vous par la cheminée, et qui, demain matin, au réveil, alors que vous aurez retiré de vos jolies mules enrubannées les riches petits-Noëls, resteront tapis au fond d'icelles pour y baiser vos pieds nus.

24 décembre 1888.

Hippolyte DEVILLERS.

NOTRE-DAME

LES GARGOUILLES

A Théodore de Banville.

Goules, poissons pattus, larves, hideuses truies;
Chiens hurleurs, moinillons à faces de hiboux,
Clercs aux bras décharnés ployés sur les genoux
Et pèlerins maigris par les vents et les pluies...

Corps tout tortionnés aux mamelles verdies,
Nonnes à ventres plats, muffles, têtes de loups
Et crapauds pustuleux, — gargouilles aux longs cous
Nerveusement tendus, obscénités hardies

Saillant des flancs du temple, ô veilleurs monstrueux,
Que ne puis-je vous voir, ainsi qu'au temps des preux,
Guettant les pourpoints blancs avec de grands yeux louches,

De vos gueules de pierre aux masques grimaçants,
Superbement vomir mille pesantes douches
En grandes gerbes d'eau sur le chef des passants!

Hippolyte Devillers.

A NOS LECTEURS :

A cause du temps nécessité par le tirage sur Chine appliqué de la gravure hors-texte « Calendrier 1889 » de notre numéro de Noël, nous avons du remettre au 20 décembre la publication de *Paris-Croquis*, qui aurait dû régulièrement paraître le troisième samedi de décembre.

Nous reprendrons le premier samedi de janvier notre périodicité régulière.

Paris-Croquis.

FLEURISTE

Il pleut encore, il pleut toujours !
Pas un coin du ciel ne s'azure
Et ton pied rose, ô mes amours,
A froid dans sa frêle chaussure.

La Seine est jaune et les grands ponts
Cachent leurs piles jusqu'aux arches ;
Toi, tu relèves tes jupons
Et je suis jaloux quand tu marches.

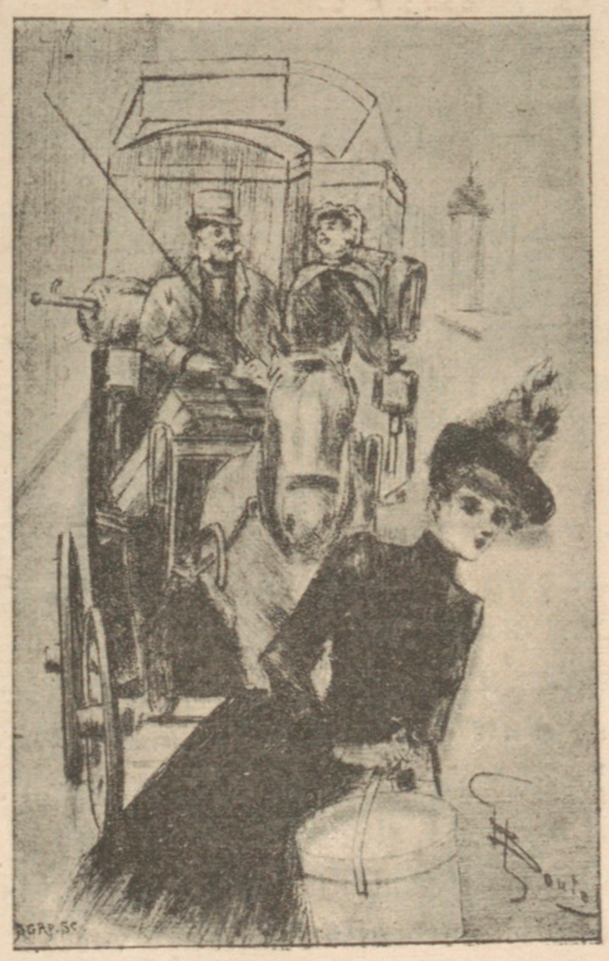
Des boas à leur cou frileux
Et belles de pâleurs exquises
Dans leurs coupés tièdes et bleus
Tandis que passent les marquises ;

Tu reviens de ton atelier
Et vers les toits, ô ma fleuriste,
Nous prenons le même escalier
Moi, le poète et toi, l'artiste.

Mais, va ! dans son obscurité
Notre œuvre est brillante et choisie :
Tu fais des fleurs pour la Beauté.
Moi j'en fais pour la Poësie.

Nos jours sont noirs, mais en retour
Sous nos rideaux les nuits sont roses.
Quand, moi qui fais des vers, l'Amour
M'unit à toi qui fais des roses !

Charles Frémine.



EN PRENANT LE THÉ

En dégustant ce soir, dans sa saveur si fine,
Ce thé léger qui garde aux sens un long réveil,
Je veux trouver partout l'image de la Chine;
Donne-moi de tes mains la tasse où se dessine
Sous un émail limpide un décor sans pareil.

Ici, l'arbuste à thé grimpe, flexible et frêle
Dans les plis d'un coteau, sous un ciel transparent.
Au pied, s'étend un fleuve où tournent pêle-mêle
Des cigognes, ouvrant le bec, claquant de l'aile;
Une jonque s'éloigne en suivant le courant.

Assis près d'un kiosque où retombent les branches,
Un sage, un doux vieillard laisse, avec gravité,
Sur des rosiers en fleurs traîner ses longues manches.
Il contemple la barque et les cigognes blanches,
Et vide comme nous une tasse de thé.

Antony VALABRÈGUE.

PETITS CROQUIS

1° — CARICATURES

Chaque soir à l'heure où, comme une fine ouate, le brouillard danse à travers les arbres effeuillés du Luxembourg et estompe en gris les maisons tristes, Mademoiselle Guignol sort de chez elle.

Deux vieilles très-rococo l'accompagnent. Avec leurs fourrures miteuses, elles ont l'air d'un autre âge te trottinent comme deux petites souris qui attendent la tombée de la nuit pour venir grignotter les miettes de pain égarées. L'une d'elles a dû engendrer Mlle Guignol.

Et c'est d'un comique achevé de voir ce trio toujours carnavalesque s'avancer le long des boulevards, à l'heure du persil bruyant, alors que, dans une mêlée curieuse, se croisent les petites dames des différentes Facultés et les étudiants oisifs attendant l'heure verte.

Elle va lentement, Mlle Guignol, vierge incomprise, sans âge et presque sans sexe, la bouche déviée, l'œil atone, gibbeuse, les bras ballants, boitillant et les jambes molles sur des pieds d'une longueur britannique.

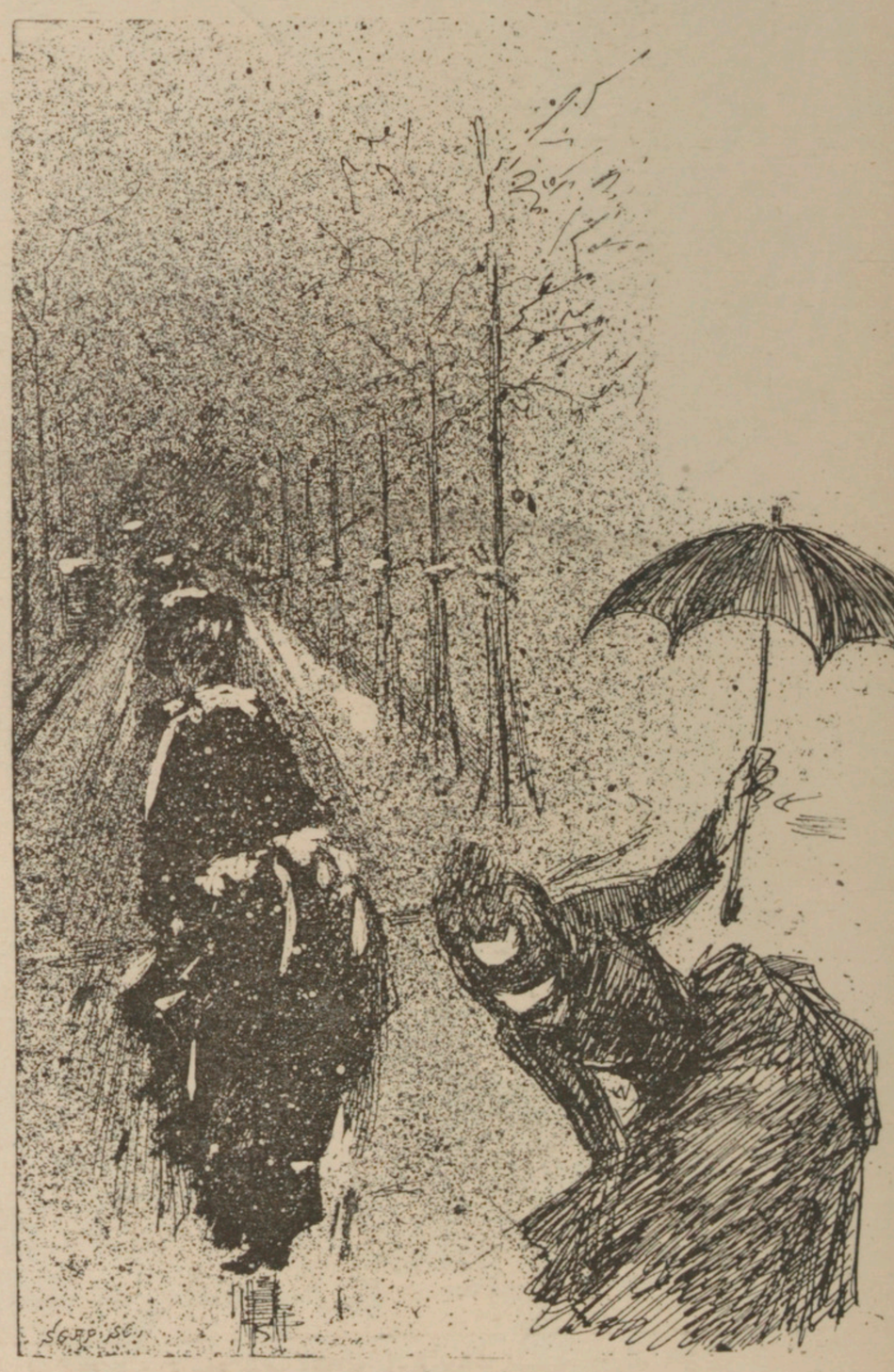
Cette caricature serait bien dans une arrière-boutique d'antiquailles et personne n'irait enlever les toiles d'araignée qui viendraient certainement se former dans les angles mal taillés de cette figure simiesque.

Mais il a son rôle dans la vie, ce phénomène de laideur. Elle dont les robes aux couleurs voyantes crient outrageusement, elle qui n'a jamais connu les exquisités des toilettes féminines, à chaque instant se retourne dans la rue et bave silencieusement avec un sourire idiot sur la figure.

Pas une qui échappe à ses malveillantes critiques et les deux vieilles momies branlent leur chef en signe d'assentiment.

Et chaque soir, alors que le brouillard danse à travers les branches effeuillées des arbres du Luxembourg et estompe mollement les maisons du boulevard, je me prends à sourire de pitié en voyant Mlle Guignol accompagnée de ses chaperons édentés.

Marcel BAILLIOT.



Reproduction d'une des planches parues dans le 1er album publié par la Société l'*Estampe originale*.

Le Refuge, pointe sèche d'Henri BOUTET.

Soirée d'hiver.

Croquis d'Auguste LEPÈRE

Croquis d'Aug. LEPÈRE.

Le Directeur-Gérant : HENRI BOUTET

Paris. -- Imp. Nouvelle (association ouvrière), 11, rue Cadet. — R. Barré, dir. — 2307-8

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS.

PARIS — 4, RUE DES PETITS-CHAMPS, 4 — PARIS

Pour paraître le 5 Décembre 1888

ALMANACH « HENRI BOUTET »

POUR 1889 (4e ANNÉE)

Texte par Arsène ALEXANDRE

Illustré, par Henri BOUTET, de 14 pointes sèches originales, de 12 lettres ornées et de 12 culs-de-lampe

Un charmant petit volume in-32 de 76 pages

ÉLÉGANT CARTONNAGE RECOUVERT D'UNE COUVERTURE EN PAPIER JAPON, ORNÉ D'UNE POINTE SÈCHE REHAUSSÉE D'OR ET DE COULEUR

Il faut remonter jusqu'au dix-huitième siècle pour retrouver un Almanach qui ait été fait exclusivement pour être en harmonie avec le luxe et les élégances de nos salons parisiens.

L'Almanach « HENRI BOUTET » est le seul qui soit consacré par les femmes du monde, comme chose indispensable devant figurer sur leurs étagères et sur les tables de leurs salons, dont, par sa grâce, son élégance et son caractère si artistique, il est devenu un des plus délicats ornements.

Ceci explique la rapidité avec laquelle les exemplaires des trois années précédentes ont été épuisés.

Exemplaire sur vélin avec étui, papier fantaisie de couleur. Prix : 5 fr. 75.

Exemplaire de luxe exécuté spécialement pour les cadeaux d'étrennes.

Cet exemplaire est tiré avec un soin extrême sur japon de la **Manufacture Impériale**, les tranches en sont dorées, l'enluminure est particulière à cet exemplaire qui est renfermé dans un délicieux étui doublé de satin et orné de fers. Prix : 10 francs.

LES EXEMPLAIRES SUR VÉLIN ET SUR JAPON NE SE VENDENT PAS SANS ÉTUI

Il est tiré, pour les amateurs 50 exemplaires sur japon numérotés, — les exemplaires contiennent un double état des pointes sèches dont un avant toute lettre. — Le prix en est, sans étui de : 20 francs.

Les exemplaires avec **14 pointes sèches** sur papier vergé des années 1886, 1887, 1888, sont épuisés. Il reste seulement quelques exemplaires de luxe à 10 et à 20 fr. des années 1887, 1888.

On rachète les exemplaires, en bon état des années précédentes.

Adresser toutes demandes : Almanach Henri BOUTET, 4, rue des Petits-Champs, PARIS

PARIS. — IMPRIMERIE NOUVELLE (ASSOCIATION OUVRIÈRE), 11 RUE CADET. — R. BARRÉ, DIRECTEUR — 2307-8.